

lui; un capitaine de cuirassiers en a eu quatre. Au dernier, il n'avait plus la force de se remettre en selle, étant depuis vingt-cinq heures à cheval. Son maréchal-des-logis-chef l'enleva par le fond de sa culotte, le posa comme un enfant sur une autre monture, et en roula!

Tout le monde a lu et admiré l'énergique proclamation du commandant de Strasbourg, Ulrich; l'Opinion Nationale raconte aujourd'hui un trait grandiosement maternel de la femme du général.

A la nouvelle du combat de Wörth, ou le 12e chasseurs à cheval s'est si brillamment conduit, Mme Ulrich, dont le mari commande à Strasbourg, et qui a son fils dans ce brave régiment, est partie seule, le soir, sans perdre une minute, à travers le désordre et les embarras d'une retraite. Elle voulait revoir son fils mort ou vivant, dût elle explorer tout le champ de bataille.

Elle arrive. Un brigadier traversait le village: Mme Ulrich reconnaît l'uniforme des chasseurs.

—Qu'est devenue Albert? lui demande-t-elle tremblante.

—Albert, dit le brigadier, il est dans l'écurie.

Elle y court et trouve le jeune soldat qui dormait dans les jambes de son cheval. Elle s'assied sur la litière et le regarde dormir. Puis, comme le dormeur ne se réveillait point, elle lui prend la tête à deux mains, l'embrasse et repart.

## NOUVELLES.

M. Louis Delorme a été élu sans opposition, jeudi dernier, pour remplacer M. Kierkowski comme député au Communisme pour le comté de Saint-Hyacinthe. M. Delorme est libéral.

Plusieurs journaux d'Halifax disent que la Nouvelle-Ecosse est maintenant favorable à la Confédération et bien représentée dans le cabinet fédéral par MM. Tupper et Howe, qui reflètent les opinions de tous les partis.

Jeudi dernier, un nouveau détachement de Zouaves canadiens composé de 85 hommes est parti pour Rome sous la conduite de M. Moreau.

On dit que 300 hommes travaillant sur les sections du Chemin de Fer Intercanadien, de M. Bertrand, à Bathurst, se sont mis en grève, afin d'obtenir \$1,50 par jour.

Mardi dernier, M. Jos. Tassé, l'un des Rédacteurs de *La Minerve*, a conduit à Ottawa, Mademoiselle Alexandrine-Victoire-Georgiana Lecourt, fille de J. P. M. Lecourt, écrivain, du Département du Secrétaire d'Etat.

L. N. Duvernay, écrivain, agissait comme père du marié.

On remarquait parmi les assistants J. A. N. Provencher, écrivain, B. Sulte et une foule d'amis.

Il y a quelque temps, trois jeunes filles se baignant à Digby, avancèrent dans l'eau à une trop grande profondeur; et le courant les emporta. Leurs cris attirèrent l'attention d'un jeune homme, qui se trouvait à quelques arpents, et qui se dirigea en toute hâte vers le lieu du danger. Il plongea par trois fois, emportant une jeune fille à chaque coup, sur le rivage. Toutes trois furent ainsi sauvées.—*Le Moniteur Acadien*.

Selon que nous l'avons annoncé, l'hon. Ministre de la Milice a reçu à sa table, à la villa Limoilou, samedi après-midi, ce que nos cercles militaires et notre société civile comptent de plus brillant et de plus marquant à Montréal. On y voyait des officiers de l'armée régulière et les officiers supérieurs des différents bataillons de la force active de Montréal, les Sénateurs, Conseillers Législatifs, membres des Communes et de la Chambre Provinciale demeurant à Montréal et quelques citoyens.

Limoilou est une charmante résidence sur le bord du St. Laurent à un mille du village de la Longue Pointe. Le déjeuner avait été servi dehors pour la bonne raison que les appartements n'étaient point disposés de façon à recevoir une réunion de 60 personnes; mais une toiture en bois avait été élevée pour la circonstance. L'intérieur était tout tapissé de drapageaux, représentant le drapeau anglais et celui de la Confédération. A une des extrémités de cette bâtisse temporaire on remarquait le portrait de Jacques Cartier.

Pas besoin de dire que la table était délicieusement servie de mets délicats et de vins généreux. Ceux qui connaissent la série de brillantes conversations que l'hon. Sir G. E. Cartier donne à Ottawa comprendront que le déjeuner de samedi ne pouvait être une demi-mesure.

Il y a eu beaucoup d'entrain et de cordialité. L'hon. Ministre de la Milice a proposé la santé de la Reine, de la famille royale, du Gouverneur-Général, du Lieutenant-Gouverneur Sir Narcisse Belleau, de la milice régulière, active et sédentaire et de la brigade du Grand Tronc. Pour chacun de ces sujets, Sir Georges eut des expressions heureuses et d'intéressantes réflexions. Les Colonels Robertson Ross, adjudant-général, Osborne Smith et Harwood, assistant-adjudant général, C. J. Brydges, du Grand-Tronc, le Capitaine Chamberlin, furent appelés à y répondre.

L'hon. Ministre de la Milice proposa aussi la santé du Marie de Montréal et les convives ne purent se séparer sans proposer à leur tour par l'organe de Son Honneur le Maire, la santé de l'hon. Ministre de la Milice, qui fut bue avec beaucoup d'enthousiasme, à la suite d'un hommage sincère rendu par le Maire au mérite et aux brillantes qualités de l'hon. Sir Georges E. Cartier.—*La Minerve*.

Une omission s'est glissée dans le rapport de *La Minerve*: le Juges Coursolles, l'hon. J. L. Beaudry et le Col. Chamberlin ont adressé de belles et spirituelles paroles à l'auditoire choisis qu'avait réunis Sir Georges.

## L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

Le grison monta sur une grosse pierre formant une sorte de banc au pied du chêne, et, étendant la main, il enfouça les doigts dans la cavité.

—Bon! murmura-t-il sans changer de position, Saint-Jean est venu! Maintenant, voyons à quelle heure est notre rendez-vous.

Il retira sa main pleine de petit cailloux ronds qu'il comptait attentivement.

—Onze, dit-il; c'est pour ce soir onze heures. Maintenant le lieu?

Georges jeta les cailloux et sauta à terre. Se mettant à genoux au pied de l'arbre, il prit un couteau dans sa poche, et éleva délicatement une petite plaque de mousse verte placée

entre deux racines saillantes, creusa la terre, et, au bout de quelques instants, découvrit un fragment de pierre taillé en forme de dè à jouer, et offrant sur chaque face une nuance différente de coloris.

Le grison prit la pierre, l'examina avec une attention profonde, et remarqua sur la face peinte en rouge vif une petite croix blanche placée au centre.

—Bien! dit-il encore. C'est au Palais-Royal. On n'y manquera pas, et, pour prouver que j'ai compris... le signe convenu.

Georges ramassa un des petits cailloux qu'il venait de jeter, le plaça avec la pierre dans le trou qu'il avait fait, remit la plaque de mousse sur le trou, et arrangea soigneusement le terrain, afin que rien ne décelât à l'œil la cachette servant à contenir ce singulier moyen de correspondance.

Puis, remontant sur la pierre, il prit les deux lettres que lui avaient confiées MM. d'Herbois et de Renneville, et les plaça dans la cavité de l'arbre.

—Les voilà à leur adresse, dit-il en remettant pied à terre. Il est trois heures, je suis libre jusqu'à sept; je vais aller faire une partie avec Fouquier.

Et Georges, les deux mains dans ses poches, rentra dans la ville, et, longeant la Pépinière se dirigea vers le boulevard de la Reine.

## XXVII.—Monsieur le comte.

Quelques instants après l'arrivée dans la cour des Ministres de la voiture du bailli de Suffren, et au moment où MM. Gervais et Gorain commençaient à prendre Mahurec pour un échappé des galères de Brest, un magnifique carrosse, on se le rappelle sans doute, avait attiré sur lui l'attention de tous les curieux. De ce carrosse s'était élané un homme jeune encore, vêtu en grand seigneur, lequel, après avoir échangé quelques paroles et une promesse de rendez-vous avec le personnage demeuré dans l'intérieur du véhicule, avait pris à pied le chemin de la place d'Armes.

On se souvient encore que Lefebvre, le soldat aux gardes françaises, avait fait remarquer que ce jeune homme descendait de l'équipage de S. A. le duc de Chartres, et que Mahurec, en le voyant, avait paru réveiller en lui de vieux souvenirs, sans cependant être fixé d'une manière certaine sur les circonstances et la personne qu'ils évoquaient vaguement.

Ce jeune homme, que son interlocuteur invisible avait nommé Edouard, avait traversé la place d'Armes dans toute sa longueur, et, atteignant les bâtiments des grandes écuries, il avait brusquement tourné à droite pour s'engager sur le bas côté de l'avenue de Sceaux, comme s'il se fût dirigé vers les bois de Satory.

Coupant en biaisant la chaussée de l'avenue et les contre-allées ombragées, il gagna une rue étroite et bordée de maisons basses, et s'engagea sans hésiter, et en se dirigeant vers un but désigné d'avance, dans cette voie contrastant par son tracé tortueux et ses bâtisses mesquines avec l'aspect grandiose de ses voisins.

L'ami du duc de Chartres pouvait avoir environ trente ans. Il était de taille moyenne, bien fait de sa personne et de tournure élégante. Sa toilette recherchée servait encore à faire ressortir ses avantages physiques; mais en dépit de sa veste de satin blanc, de son frais habit de taffetas vert clair, de sa culotte de même nuance, de ses bas de soie blancs, de ses souliers à boucles de diamants, de ses manchettes de dentelle, de sa jabot en point d'Alençon, et de sa chevelure relevée, poudrée et parfumée à la dernière mode, il y avait dans l'ensemble de son individu quelque chose dont il était difficile de se rendre compte au premier abord, et qui cependant, loin d'attirer la sympathie, excitait un mouvement invincible de répulsion et de défiance.

Sans être belle, la physionomie n'était pas pas dénuée de distinction, et les traits pouvaient supporter, même sans trop exciter la critique, un examen attentif.

Ainsi, si le nez était peut-être un peu trop pointu, si les yeux étaient fatigués, si les joues étaient creusées, comme l'avait fait remarquer Mahurec dans son langage coloré et maritime, le front était élevé et dénotait l'intelligence; le regard était incisif et hardi; les lèvres, minces et peut colorées, laissaient voir en s'écartant une double rangée de dents du plus bel émail. Les sourcils étaient bien dessinés, le col bien attaché et gracieux, le menton énergiquement accusé.

Cependant, nous le répétons, l'ensemble de ce visage était loin de plaire au premier abord; la bouche plissée et dédaigneuse ne laissait échapper qu'un sourire railleur et méprisant; le regard était insolent et scrutateur, et l'expression générale offrait quelque chose de glacial et de méchant qui saisissait désagréablement.

Mais, peu soucieux sans doute de l'impression qu'il devait produire, celui dont nous venons de tracer le portrait marchait la tête haute, la main appuyée sur le pommeau de son épée de cour, et s'éventant doucement à l'aide d'un mouchoir merveilleusement brodé qu'il balançait gracieusement à l'aide de sa main droite.

Arpentant rapidement la petite voie étroite dans laquelle il s'était engagé, il la suivit dans toute sa longueur; puis, tournant à gauche, il s'enfonça dans une sorte de ruelle absolument déserte et formée par un espace réservé entre deux beaux jardins dépendants d'hôtels voisins et ceints de murailles élevées.

A l'extrémité droite de cette ruelle une petite porte verte était pratiquée dans le mur; ce fut devant cette porte que le jeune homme s'arrêta; puis la porte entrouverte, il se glissa lentement dans le jardin avec lequel elle communiquait.

Le promeneur se trouva alors au centre d'un fourré épais destiné probablement à masquer la porte du côté du jardin. Il écarta les branches d'un massif et sauta dans l'allée.

Depuis que la reine Marie-Antoinette, libre propriétaire de Trianon, avait mis à la mode le genre à la fois pittoresque et champêtre, bien peu de jardins appartenant aux gens de la cour avaient conservé les lignes sévères, les plantations régulières, les allées droites, les arbres taillés au cordeau, l'aspect imposant, enfin, que les parcs plantés sous Louis XIV devaient au correct talent de LeNôtre.

Le jardin dans lequel venait de pénétrer le personnage que nous ne connaissons encore que sous le nom d'Edouard, avait sacrifié au goût nouveau, et aux premiers pas que fit le jeune homme, il se trouva en présence d'un dédale de petits chemins se croisant, se contournant, s'enfonçant, se perdant dans des bosquets mystérieux, ou gravissant au sommet d'un monticule sur lequel s'élevait un petit temple.

Edouard connaissait sans doute admirablement les lieux dans lesquels il s'aventurait, car il prit sans hésiter un joli sentier, et, se dirigeant d'un pas ferme, il atteignit l'entrée d'une petite grotte située au bord d'un lac d'une mignonne enfance.

Une petite presqu'île, s'avancant vigoureusement dans l'eau

bleuâtre, coupait brusquement la vue du lac et cachait la grotte à tous les regards.

Le jeune homme s'était arrêté et paraissait regarder attentivement autour de lui; mais son examen ne fut pas de longue durée.

Un épais massif s'écarta doucement sous deux mains qui pressaient les branches à droite et à gauche, une tête apparut dans le vide et un homme s'élança légèrement quoique avec une précaution visible.

Cet homme, qui pouvait avoir de quarante à cinquante ans et dont la physionomie n'offrait aucun caractère bien saillant, était entièrement vêtu d'un costume de nuance *tabac d'Espagne*, et avait l'apparence placide et insignifiante d'un bon bourgeois content de tout et de lui-même.

A la vue de cet homme, Edouard laissa échapper de ses lèvres un léger sifflement approbatif.

—Tu es exact, dit-il en faisant un pas en avant.

—N'est-ce pas mon habitude? répondit le bourgeois d'un ton où le respect ne dominait pas complètement une sorte d'étrange familiarité.

—Si fait, mon cher, dit le jeune homme; tu es un bon serviteur, je le sais, et le moment venu tu seras récompensé comme tu le mérites.

—Pour que le moment vienne, grommela le bourgeois, il ne faudrait pas ainsi entasser imprudence sur imprudence.

—Que parles-tu d'imprudence? demanda Edouard.

—Mais... ma venue à Versailles aujourd'hui... par exemple. —Il le fallait bien, puisque je ne pouvais aller à Paris. D'ailleurs, où est le danger? Cette maison est aussi sûre que l'autre.

—C'est possible, monsieur le comte; mais sur la route de Paris à Versailles on peut faire de mauvaises rencontres.

—Est-ce que tu en as fait? demanda vivement celui auquel le bourgeois venait de donner le titre aristocratique de comte.

—Non, grâce à Dieu, mais j'aurais pu faire; car... il est ici!

—A Versailles?

—Oui!

—Impossible! Pourquoi aurait-il quitté Paris, lui qui ne va plus nulle part?

—Je l'ignore; mais je l'ai vu, lui, dans l'avenue de la Reine, sans qu'il me voie bien entendu.

—Dans l'avenue de la Reine, répéta le comte. Allait-il donc chez M. Lenoir?

—Encore une fois je l'ignore; mais nous saurons cela ce soir; Georges était à son poste.

—Très-bien! dit Edouard. D'ailleurs, qu'il vienne à Versailles ou qu'il demeure à Paris, qu'il voie Lenoir ou qu'il ne le voie pas, peu importe! Il ne s'agit pas de lui mais d'eux (le comte appuya sur ce mot). As-tu les renseignements?

—Les plus précis et les plus détaillés, répondit l'interlocuteur du comte.

—Et les correspondances?

—Les voici!

L'homme vêtu en bourgeois déposa sur une petite table de jardin, placée près de lui, deux volumineux paquets de lettres attachés chacun avec un ruban bleu.

Le comte les saisit avidement, et déchirant les rubans il ouvrit vivement quelques lettres.

—Une correspondance du vicomte de Renneville avec la Duthé! s'écria-t-il avec joie.

—Et une autre toute pareille du marquis d'Herbois avec Mlle Guimard! ajouta le second personnage.

—Vive Dieu! ce sont deux trésors que tu m'apportes là!

—Ils valent ce qu'ils ont coûté, presque leur poids d'or. Guimard avait donné ces billets à sa femme de chambre pour en faire des papillotes, et Marine me les a cédés pour un louis la pièce... Mais Mlle Duthé fait ses affaires elle-même, et la fine mouche se doutant de l'intérêt que quelqu'un avait à posséder ces lettres, m'a vendu les siennes deux cents louis. Il y en a dix.

—N'importe! je les eusse payées le double! Mais, continua le gentilhomme après un silence, pour le comte de qui as-tu acheté ces correspondances?

—Pour le comte de deux rivaux, cela va sans dire. C'est une femme à moi qui a traité.

—Parfait. Maintenant les renseignements?

—Le vicomte de Renneville a pour cent soixante mille livres de dettes pressantes...

—Et le marquis?

—Il doit près du double!

—Bravo! qui possède les créances?

—Une douzaine de prêteurs qui sont à la discrétion du procureur que vous m'avez recommandé, moins un cependant, le principal créancier.

—Qui est-ce?

—Un nommé Roger, que l'on m'a dit être employé chez M. de Breteuil.

—Il fallait le voir! dit le comte avec impatience.

—C'est ce que j'ai tenté de faire, mais en vain.

—Il est donc introuvable?

—Pis que cela. Il est invisible.

—Comment cela? fit le comte avec étonnement.

—Il n'y a personne du nom de Roger employé au ministère de la maison du roi, et cependant ce Roger existe, j'en ai les preuves. Il a prêté et il prête encore des sommes assez rondes aux deux marins. Mais où est-il? quel est-il? Voilà ce qu'il m'a été impossible de savoir jusqu'ici d'une manière précise. Je n'ai eu que les renseignements les plus vagues et les plus contradictoires.

—Diable! dit le comte en réfléchissant, il faut pourtant savoir à quoi nous en tenir à cet égard. Ceci est très-important, mon cher Saint-Jean...

—Chut! interrompit brusquement le bourgeois. Pas de noms propres. Les arbres ont parfois des oreilles!

—Pour le présent, reprit le comte, tout est à souhait, et je suis enchanté de ton intelligence. Ces lettres sont des moyens d'action infaillibles... Elles ne sont pas datées, donc, elles peuvent avoir été écrites il y a un mois. Tu sais ce que tu dois en faire?

Le bourgeois fit un signe affirmatif.

—Quant à la position du vicomte et à celle du marquis, elles sont bien claires. Ruine complète, dettes énormes, créanciers aboyant après leurs chausses. Que le roi refuse de payer pour eux et les voilà dans la situation du prince de Guéméné, avec cette différence qu'un Rohan peut faire une banqueroute de trente millions et résister au scandale, tandis que de petits gentilshommes de province seront ensevelis sous leurs ruines. Il faut à tout prix se mettre en relation avec le Roger en question.

(A continuer.)